

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



David Bouchet, Sylvie Drapeau, Corinne Larochelle

Isabelle Beaulieu

Number 161, Spring 2016

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/82040ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Lettres québécoises inc.

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Beaulieu, I. (2016). Review of [David Bouchet, Sylvie Drapeau, Corinne Larochelle]. *Lettres québécoises*, (161), 26–27.



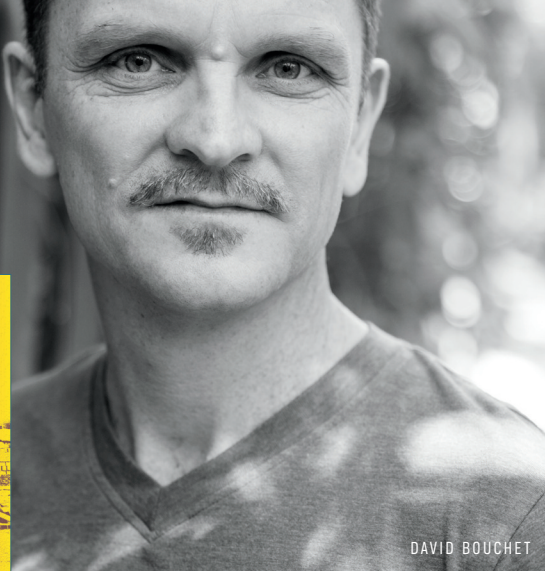
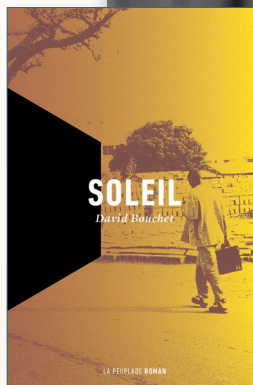
DAVID BOUCHET

Soleil

Chicoutimi, La Peuplade, 2015, 318 p., 25,95 \$ (papier), 18,99 \$ (numérique).

L'exil en clair-obscur

Quand la famille de Souleye immigré à Montréal, le jeune garçon de 12 ans, qu'on renommera rapidement Soleil dans son pays adoptif, devra pour survivre apprendre de nouveaux codes culturels bien différents de ceux de son Sénégal natal. Une incursion poétique au cœur de l'enfance ébranlée.



DAVID BOUCHET

Il est plutôt périlleux d'écrire un roman en optant pour un narrateur enfant. Ni trop puéril, ni trop développé, le discours doit avoir la juste dose de naïveté pour que l'on accorde du crédit à sa parole. Peut-être est-ce parce que l'auteur David Bouchet a grandi dans un pays où vivent les griots, ces gardiens de la mémoire qui transmettent oralement les histoires de génération en génération, mais il y a chez lui ce talent avéré d'habile conteur. Fort d'une grande dimension métaphorique, ce livre contient toutes les composantes de la fable humaniste.

Marquer ses repères

Tout d'abord, Soleil devra trouver sa place dans ce nouveau décor où les habitudes et les manières ne sont pas les mêmes que celles qu'il a connues. Ses parents le lui répètent depuis leur arrivée : il est important de s'intégrer au mode de vie de sa terre d'accueil. « Et même si bientôt on allait être chez nous (parce qu'ici, tout le monde peut être chez soi s'il le veut), il ne fallait quand même pas qu'on fasse comme chez nous. » (p. 118) Maturité de l'enfant soumis à la difficile épreuve de l'exil.

Surtout, Soleil fera face à l'incapacité d'adaptation de son père, perdant du coup ses repères familiaux et un pilier qu'il croyait inébranlable. Partis du Sénégal pour assurer un meilleur avenir à leurs trois enfants, le père et la mère arrivent au nouveau pays et cherchent travail et logis. Le p'pa de Soleil, malgré ses tentatives, ne trouve pas d'emploi. Même si la mère rapporte de l'argent, ce n'est pas suffisant. Plus que tout, c'est la perte de sens qui anéantit le cerveau de père. Plutôt que de prendre le premier travail qui passe, lui qui a déjà fait plus d'un métier, il cherche une voie, une vocation. C'est que le père a une tête et un cœur de philosophe ; il espère grand, il voit loin, mais cela n'amène pas de pain sur la table, comme le lui reprochera sa femme. Plus le temps passe, plus tout perd de son sens. « [...] tu te sens prisonnier de la nouvelle vie que tu avais en rêve. Et petit à petit, tu te demandes si tu rêves encore de ce rêve. » (p. 199) Un jour, P'pa descend au sous-sol de la maison. Il se met littéralement à creuser la terre. Il ne remonte à la surface que de temps en temps, puis plus du tout. Il finit par élire définitivement domicile dans les soubassements où il remue la terre, cherche l'origine du monde.

Psychiatrie

Ayant tenté de sauver son mari par plusieurs moyens – allant même jusqu'à faire venir des remèdes du pays natal –, la mère doit se résoudre à ce qu'on vienne le chercher. Placé en institution, il restera longtemps dans un impénétrable mutisme. Soleil, tant bien que mal, s'accrochera.

Il a hérité de la pensée du paternel, son âme veut contenir l'univers. Mais le poète n'est pas fait que d'errements, il trouve parfois la foi qu'il faut pour empêcher l'écroulement de la Terre. « P'pa dirait que la folie a ses raisons que la raison ne connaît pas. » (p. 295)



SYLVIE DRAPEAU

Le fleuve

Montréal, Leméac, 2015, 72 p., 11,95 \$.

Vivre le large

Immense étendue qui se perd dans la ligne d'horizon, se confondant avec le ciel qui sombre dans ses eaux (à moins que ce ne soit le contraire), le fleuve renferme bien des légendes. Il recèle dans ses sous-terrains autant de trésors merveilleux que de monstres indomptables. Ce court roman nous le démontre parfaitement : parfois, la beauté est si vaste qu'elle peut nous avaler.

Le récit est narré par une petite fille de cinq ans, une des enfants de la meute, cette grande fratrie qui vit son enfance sur la côte, celle du Nord, aussi sauvage que fertile. Campée au cœur de la nature, cette enfance se déroule entre la forêt et le fleuve. Toute la smala se suit, du plus grand au dernier, et part saluer le jour à pleine course, les sens en alerte. Candeur et insouciance décrivent cette nuée grouillante. Puis une fois, parmi les jeux et la récolte des coquillages, Roch, le plus vieux, est englouti par les vagues. Il se noie et sa mort dévore tous les autres.

Le dénuement de la tragédie

Sylvie Drapeau réussit à exprimer la fulgurance de cet instant où un être aimé est là, puis soudainement n'est plus. Sans emphase, et avec une économie de mots, elle nomme le gouffre ouvert qui s'est creusé en chacun des membres de la famille depuis que le fleuve a pris un des leurs.

Au bout d'un long moment, un cri terrible, celui de maman, un cri de bête à l'agonie qui déchire la nuit. Nous ne dormirons



plus jamais de notre vie. Il y aura toujours ce cri de bête qui se fait arracher sa chair, son cœur et son esprit. Toujours, il retentira dans la nuit de notre fin du monde à nous. (p. 36)

Au milieu de la douleur et des plaintes, on retrouve la délicatesse des mots, leur sobriété, leur pudeur. Les mots savent très bien qu'ils n'arriveront pas à décrire l'innommable. Ils racontent le drame pour qu'on n'oublie pas, mais ils n'ont jamais la prétention d'expliquer, de juger ou de guérir. C'est cette respiration dans le récit qui le garde léger malgré tout. Le narrateur enfant est un choix conséquent pour traduire l'intensité du vacillement intérieur. Sans repères ni référents, l'enfant est au plus près de l'émotion. Sa conscience ne tente pas de chercher des raisons ou des coupables. L'enfant est investi de la pureté du feu.

Tout ce que contient le large

Il y a arrêt sur image au moment où le frère est emporté par les eaux. Mais les saisons se poursuivent même si pour la meute le temps s'est



SYLVIE DRAPEAU

suspendu. « Nous, la meute, nous parlons moins de toi. Mais, comme ton départ s'est cristallisé et qu'il prend toute la place, il faut sans cesse le contourner pour continuer à vivre. » (p. 61) Magnifique façon de signifier la marque indélébile que laisse une disparition. La présence tangible de Roch, lorsqu'il était en vie, s'est transformée, depuis sa mort, en sédiment de granit que chacun porte en soi, comme une roche qui endosse les propriétés d'une pierre précieuse mais qui, en même temps, porte la lourdeur de son poids.

Le fleuve décrit en peu de mots le caractère éphémère et éternel de l'existence. À la fois danger et liberté, le large est en quelque sorte le beau risque de la vie. C'est Tournier qui disait : « Le grand large n'a-t-il pas une évidente affinité avec l'au-delà ? »

☆☆☆ ½

CORINNE LAROCHELLE

Le parfum de Janis

Montréal, Le Cheval d'août, 2015, 152 p., 19,95 \$ (papier), 12,99 \$ (numérique).

Le poids de la lignée

Une femme décide de passer le cap de la quarantaine ailleurs, en terrain étranger. Elle se rend seule à Lisbonne avec son carnet rouge. Elle observe, recense ce qui l'entoure, puis laisse remonter les souvenirs.

Avec une écriture factuelle parsemée de belles touches organiques, l'auteure parvient au point le plus sensible de sa vulnérabilité et se laisse réellement traverser par l'expérience du voyage. Du voyage qu'est l'aventure nouvelle des mœurs et du paysage d'un lieu vierge de références, mais aussi celui que représente la reconquête de sa propre vie.

« [...] mettre en mots mon histoire, cette mythologie décomplexée qui est la mienne, la nettoyer des scories que les uns ou les autres y projettent. » (p. 41)

Le tableau est composé des quatre membres d'une famille disloquée. La mère et le père se sont perdus de vue, chacun happé par ses propres déceptions. La sœur et le frère, dépourvus de modèles « enracinés », tenteront de faire tenir debout ce qui est à bout de souffle. L'apathie et le désespoir maternels causeront des ravages. Très tôt, la fille prendra sur elle de garder sa mère vivante, avec tout le lot de souffrance et de culpabilité que cela entraîne. Hubert, le frère, se retirera par dépit, les abandonnant comme il a lui-même été abandonné.

Sans souci de linéarité, Corinne Larochelle compose son récit en pièces détachées. Au fil du roman que nous présumons très personnel, le lecteur ne se sent pas pour autant voyeur. Les sujets traités, même s'ils concernent la dépression, l'incompréhension, ainsi que la rupture, ne sont jamais abordés avec pathos. Pas question de régler des comptes sur la



CORINNE LAROCHELLE

place publique. Une certaine douceur réussit à poindre à travers le chaos ; une patine ouatée enveloppe le décor et les événements. Il s'agit probablement de la part intime de la narratrice qui n'en est sûrement pas à ses premières prises de conscience et qui, patiemment, poursuit son tracé de la mémoire. On pressent que la quarantaine sera assagie.

« Notre Pessoa »

Assise à la terrasse d'un café, la narratrice converse avec le bronze de l'auteur lisboète Fernando Pessoa, dont le patronyme signifie « personne », en langue portugaise. Les multiples identités qu'a endossées l'écrivain au cours de sa vie établissent un parallèle avec la recherche d'appartenance des personnages. Le mot « personne » signifie à la fois quelqu'un (une personne), comme il peut aussi vouloir dire absence (il n'y a personne). Hubert, le frère en fuite, ira jusqu'à adopter une autre culture, frauder ses origines et s'inventer une tout autre histoire. Quant à la narratrice, elle avouera s'être acharnée à assumer des rôles qui ne lui allaient pas. « J'ignore où je suis. Je ne sais qu'une chose : j'ai mis trop de temps à partir. » (p. 115) Désertir le lieu de ses origines permet parfois de s'approcher plus près de notre véritable conformité. Le roman de Corinne Larochelle nous apprend la patience des longs chemins.